

Julie Douard

Après l'enfance

Roman



Extrait de la publication

Après l'enfance

Julie Douard

Après l'enfance

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2010
ISBN : 978-2-8180-0002-1
www.pol-editeur.com

CE JOUR-LÀ

Si l'on s'était sérieusement demandé pourquoi ma mère avait cru bon d'honorer son patron en posant, ce jour-là, deux genoux à terre, il aurait fallu d'abord, pour éviter tout jugement inconsidéré, se rappeler que ma mère était une femme très scrupuleuse et à qui l'on avait appris que la hiérarchie est une chose à respecter, parce que de son maintien dépend un ordre salutaire à tous, même à celui qui, comme ma mère ce jour-là, se trouve placé au plus bas. Certes, il aurait été bon aussi de mentionner l'évidence anatomique selon laquelle si ma mère était restée bouche bée, nuque en l'air et jambes à terre entre les cuisses de son patron, je n'en serais pas arrivé là. Il a bien fallu que ce grand homme, soucieux de magnanimité et d'équilibre, relevât d'un coup ma mère, lui permettant ainsi de le regarder droit dans les yeux, tandis qu'elle glissait inexorablement vers son vit et vers ma venue car, en effet, c'est ainsi que ce jour-là, son patron est devenu mon père.

Ma mère ne mesura certainement pas tout de suite après cette profonde révérence quel cadeau on lui avait fait,

si je puis me permettre de parler ainsi de moi-même. Elle ne croyait pas non plus avoir fait son devoir, au sens moral du terme. Elle s'était juste contentée de sauver sa peau en remplissant une obligation qu'on pouvait qualifier de professionnelle puisque le monde était mal fait. Je doute que son patron ait pu lui plaire ni qu'elle ait pu trouver un quelconque plaisir à la tâche. Non pas que son patron ait été un homme dénué de tout charme, bien au contraire, il avait l'avantage sur tous les hommes que connaissait ma mère d'être quotidiennement soigné, habillé, coiffé et cajolé par des mains expertes alors que le mari de ma mère, par exemple, ressemblait plutôt à un individu qui s'était oublié lui-même à force de n'être jamais remarqué par personne. En outre, on pouvait s'apercevoir, sitôt qu'on l'approchait, qu'il dégageait une odeur ténue mais rance, probable résultat d'une dentition mal soignée et d'une nourriture trop souvent mal digérée car trop souvent peu digne d'être mangée. Mais quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vu ma mère s'attendrir vraiment sur un homme, moi excepté.

Ma mère, telle que je la connais, avait dû s'acquitter de sa tâche d'une façon mécanique mais irréprochable car sa manière à elle d'expédier les travaux quelque peu déplaisants était de les faire parfaitement pour n'avoir plus à y revenir, et je pourrais dire que ma mère faisait à peu près tout parfaitement. Par conséquent, je peux supposer qu'elle était l'employée idéale et que mon père, son patron, ne pouvait que se réjouir d'avoir une telle femme à son service. Réjouissance qui lui fit donc oublier les plus élémentaires règles de sécurité quand il décida, ce jour-là, de vérifier

que ma mère était aussi parfaite à cheval sur son dada qu'à genoux sur la moquette. La nature aussi dut se réjouir de cet accouplement qu'elle décida de sceller durablement.

Si c'est au patron de ma mère que je dois la vie, c'est à son mari que je dois de ne pas avoir perdu celle-ci. Sans ce bouclier qui la protégeait de la honte, ma mère, qui aimait que les choses soient nettes, aurait probablement choisi de ne pas se laisser envahir. Mais le mariage et deux grands enfants nés avant moi la convainquirent qu'il ne s'agissait que d'agrandir la famille. Officiellement, je naquis en avance d'un petit mois sur le calendrier des prévisions gynécologiques. Par chance, j'héritai des yeux de ma mère et ne souffris aucune critique. J'étais le plus beau des trois d'après la nourrice qu'on m'infligea et qui, la pauvre, ne devait jamais se remettre de m'avoir trop caressé.

CEUX D'APRÈS

Il est probable qu'un enfant moins beau aurait eu moins de soucis et d'outrages à subir. Des quatre enfants que gardait ma nourrice, je fus le seul dont elle s'enticha déraisonnablement. Nous n'étions que des garçons mais moi seul ressemblais à une fille, comme l'attestent les clichés qui furent saisis par la police. Peut-être que si ma nourrice n'avait pas eu pour époux un vieux monsieur désaxé, les choses n'auraient pas été aussi loin dans leur absurdité. Ma nourrice ressemblait à la plus merveilleuse des mères qu'on aurait pu espérer pour un enfant. Elle n'avait seulement pas d'enfant à elle et se consolait en gardant ceux des autres et en nourrissant deux chiens très exigeants.

Tout le monde s'accordait à reconnaître qu'elle était une personne au tempérament fragile, ce qui toutefois semblait n'inquiéter personne. On la plaignait plutôt pour sa stérilité et on saluait son dévouement. Après tout, son malheur arrangeait bien des familles qui trouvaient chez elle une abnégation d'autant plus grande qu'elle n'avait rien d'autre à penser que de bien s'occuper de la progéniture qu'on laissait

chez elle pour la journée. Entre autres qualités, elle était très bon marché, n'imposait aucun horaire et souriait quelles que fussent l'heure et la fatigue qui l'accablait. Elle était tout simplement une aubaine dont les employées de la fabrique où travaillait ma mère se repassaient l'adresse dans un soupir de soulagement.

Cette flexibilité me valut de passer plusieurs soirées en sa compagnie. Les inventaires de la fabrique, ou quelque autre activité de ma mère, signaient pour moi le renvoi à la cuisine et aux chiens de cette dame si souriante et tellement appréciée qu'on préférerait me voir chez elle plutôt que chez mon père officiel. Les premiers rendez-vous nocturnes se contentèrent de me faire découvrir la tristesse mais ne me firent rencontrer aucune perversité. Je passais des heures seul et à quatre pattes sur un carrelage coloré, slalomant entre les jambes poilues des bergers allemands, avec pour unique distraction les pleurs ininterrompus de cette femme si souriante, quand elle n'avait pas omis de prendre ses cachets.

La bonne femme finissait toujours par revenir dans la cuisine qui abritait le plus joli des placards, rempli de liqueurs et de friandises salées. Elle s'enfilait les premières et m'offrait les secondes, pour ma plus grande joie. Alors, tandis qu'elle reprenait des couleurs en me regardant manger des chips avec ses chiens, elle s'apercevait que j'étais le plus mignon des bébés et ne résistait plus bien longtemps à m'agripper avec tout l'amour dont elle était capable. C'était alors des torrents de salive dont profitait tout mon corps, et surtout des « Pardon ! » que mes oreilles n'entendaient pas. Finalement ces soirées particulières, baignées de verres et

de couches sales, donnèrent à ma nourrice l'illusion que j'étais une consolation valable, et bientôt elle m'associa à son vice et à son désespoir, se persuadant que j'étais un élément indissociable de sa vie, c'est-à-dire de son malheur. Et cette illusion me valut bien des désagréments car cette femme, si encline à la dépendance sous toutes ses formes, finit par me croire un médicament puissant et surtout bien plus affectueux que ses chiens bougons qui grognaient dès lors qu'ils n'avaient plus rien à mastiquer.

Je m'envolai donc du carrelage pour atterrir sur une couette non moins colorée mais beaucoup plus douillette, d'autant qu'elle regorgeait de la chaleur enfiévrée de ma folle maîtresse. Certes, le retour à la maison du mari aurait dû sonner chez cette femme entêtée le retour à la raison et l'abandon immédiat de pratiques amoureuses déplacées, mais le bonhomme se révélait toujours moins jaloux que voyeur et acceptait bien volontiers que son corps vieillissant demeurât étranger à l'affection de son épouse. Il est vrai qu'il partageait avec elle un goût prononcé pour l'apéritif à toute heure qui le rendait fort conciliant. Ainsi, tandis qu'elle consommait mon corps par des baisers prolongés puis se régalaient sans couverts de mes fluides et excréments, le vieux mari se contentait, l'œil gourmand, de prendre quelques jolies photos dont il décorait l'espace conjugal afin que mes absences fussent rendues supportables à qui m'adulait.

Je ne suis pas mort d'avoir été dévoré, mais ma nourrice préféra ne pas survivre à notre séparation et je crois même qu'elle ne laissa à aucun juge le temps de l'écouter décliner son identité.

CETTE NUIT-LÀ

Cette nuit-là, j'entendis des chuchotements au-dessus de mon lit. Mon frère et ma sœur se querellaient à voix basse sur la meilleure façon de me faire disparaître. De peur de les réconcilier, je n'osai ni ouvrir les yeux ni proférer la moindre parole de contestation et je me résolus à feindre un sommeil de plomb alors même que j'étais terrorisé. Bien que je ne pusse saisir leurs propos dans toute leur exactitude, je sentais très nettement l'imminence d'un grand danger et ralentissais subrepticement le rythme de ma respiration – voulant me faire plus discret qu'un mort – peut-être pour leur montrer que même vivant, je n'étais pas gênant.

De l'attitude de ma sœur, je n'étais guère surpris car j'avais très tôt compris que rien de ce qui était anormal ne lui était étranger. Il n'y avait qu'à la regarder vivre pour mesurer le caractère dérangé de sa personne. Elle aimait souffrir et faire souffrir. Et dans ses petits jeux sadiques de péronnelle excitée, il y avait toujours de la place pour les membres de sa propre famille, qu'ils fussent ou non

consentants, qu'ils fussent ou non de simples témoins de sa spectaculaire approche de la vie. Elle n'avait plus d'ongles à ses deux petits orteils, ses sourcils avaient presque disparu et elle avait même entrepris de se raccourcir les cils. Bien sûr, sa coiffure ne ressemblait à rien car elle prenait soin de l'entretenir elle-même et usait pour cela de tous les instruments contenus dans sa trousse d'école. Par deux fois, on l'avait fait raser pour mettre un terme à ses désastreuses expériences capillaires. Elle avait d'ailleurs un crâne plutôt joli, et sans aucun doute beaucoup plus agréable à la vue que les bouts de scotch qui terminaient parfois ses nattes.

Elle dominait complètement mon frère, qui n'était que de dix-huit mois son cadet. Elle avait fait de lui un esclave qu'on aurait pu croire eunuque, tant il était gras et dépourvu de toute promesse de virilité. Le pauvre garçon perdait tout sang-froid en présence de cette cinglée qu'il avait bien du mal à considérer comme une sœur et dont il faisait tous les devoirs de peur qu'elle ne redouble et ne vienne aussi l'envahir dans sa classe d'école. Malgré les suppliques du corps enseignant, ma mère rechignait à emmener sa fille chez un spécialiste et ne voyait dans la folie de celle-ci que les bizarreries d'une adolescence qui était, certes, un peu difficile. C'était bien le moins que l'on pût dire.

Cette nuit-là, je tremblais donc telle une feuille au vent, pourtant calé bien au chaud tout au fond de mon lit, et j'écoutais les chamailleries morbides de deux grands enfants tordus qui avaient décidé que ma perte rehausserait leur personne auprès de parents peu prodigues en affection. Peut-être croyaient-ils qu'en ne subissant plus

l'humiliante comparaison qui, chaque jour depuis ma naissance, les enfonçait un peu plus, ils pourraient avoir l'air d'être corrects, tout du moins acceptables. Aurais-je dû être moins joli, moins gai, moins rose ? C'était sur ces points que je m'interrogeai lorsque ma sœur gifla soudain mon frère qui refusait que l'on me noyât sans m'avoir préalablement endormi au chloroforme. Le cri perçant qui suivit la claque aurait pu réveiller toute la maisonnée si, cette nuit-là, nous n'avions pas été seuls, et tous déjà bien éveillés. Personne n'eut donc à souffrir de la bagarre qui s'ensuivit, ni du fracas qui l'accompagna. Personne, pas même moi, qui pus profiter de cette dispersion pour quitter furtivement la chambre et rejoindre le palier afin d'attendre sagement que les parents daignent rentrer et me protéger. Je me savais à l'abri dans les courants d'air. Le froid me protégeait de tout fratricide et il était prévisible qu'à l'intérieur, la fâcherie se dissiperait en quelque bouderie vague et parsemée d'insultes, échangées depuis leur lit respectif par les ennemis fatigués.

Fort heureusement, mes parents furent effectivement les premiers locataires de l'immeuble à me surprendre en si piteuse position, grelottant pieds nus sur un paillason piquant et, qui plus est, vêtu d'un pyjama dépareillé. Des explications, ils n'en voulurent point tant ils étaient las des disputes de leurs enfants. Toutefois, cette mésaventure leur apprit qu'ils ne devaient jamais omettre de fermer à clé derrière eux les soirs où ils partaient se reposer de nous à l'extérieur.

CE MATIN-LÀ

Ce matin-là, j'atterris au centre d'une cour d'école déserte et enneigée. Changer d'établissement en milieu d'année n'était bien sûr pas des plus évidents mais j'appréhendais surtout de devoir désormais dormir à l'école. Ma sœur m'avait prévenu de tous les sévices que j'aurais à subir en précisant bien que je devrais toujours, toujours, dormir tout habillé. Si elle s'y connaissait en sévices, en revanche que pouvait-elle bien savoir des internats, elle qui avait depuis longtemps été débarrassée de toute espèce de contrainte scolaire suite à l'intrusion, chez nous, d'un professeur de sport suffisamment énervé pour s'armer d'une véritable carabine et nous hurler à la figure que, si cette diablesse remettait les pieds dans son gymnase, on y passait tous ?

À mon avis donc, elle n'y connaissait pas grand-chose car notre mère avait justement jugé bon, suite à cette visite, de lui interdire de retourner à ses cours – non pas qu'elle eût peur de la carabine du professeur de sport qui lui aussi fut privé de cours pour un certain temps qu'il employa à

dormir, mais elle pensa que si des gens un peu fragiles comme le sont les enseignants pouvaient basculer irrémédiablement dans la folie au simple contact de sa progéniture, cette dernière ne devait plus fréquenter ces personnes mais consacrer dorénavant son temps à des choses solides, voire incassables.

Ma mère conseilla donc à ma sœur de se tenir tranquille en attendant d'avoir l'âge requis pour poser sa candidature à un poste de gardienne de prison. Elle espérait qu'ainsi, au regard des femmes incarcérées, ma sœur passerait pour un ange qui n'avait finalement pas fait grand mal à son entourage, et que cette comparaison, sans cesse ressassée, l'aiderait à continuer d'aimer sa fille insupportable.

Et moi qui étais adorable, on m'éloignait finalement pour me protéger, afin que je ne finisse pas étranglé sous un lit. C'était une sage décision d'autant que mon frère lui-même, qui jusque-là s'en était toujours tenu aux insultes à mon encontre, avait fini par joindre le geste à la parole après que j'eus ramené tout fier à la maison un excellent carnet.

C'est pourquoi, en ce froid matin d'hiver, seul au milieu d'une cour déserte et enneigée, je sentis nettement la chance pointer sous mes pieds glacés tandis qu'on me conduisait vers le bâtiment qui me verrait embrasser doucement l'adolescence.

MONICA A LA CHTOUILLE

De toutes les petites jeunes filles qui me firent tourner la tête ces années-là, Monica fut sans doute la plus attrayante. Il est vrai que mon voisin de chambrée la qualifiait aisément de pisseuse mais aucun racontar n'aurait pu la dévaloriser à mes yeux tant les siens étaient beaux. Elle était assise devant moi en classe et du coup je voyais plus souvent son dos que son regard. Mais cela me convenait car ainsi je lui étais invisible et pouvais la contempler à loisir. Une chance pour moi qu'elle ait eu de si jolies nattes. Quand parfois elle bavardait avec sa voisine, je parvenais à saisir son profil. Il était d'une dureté inouïe qui me ravissait. Cela dit, malgré son air sérieux, Monica n'était pas une élève brillante mais elle disait s'en foutre parce que de toute façon elle était quand même crack quelque part. Je ne savais pas trop où localiser ce quelque part mais j'étais convaincu qu'il était tout juste là où je devais me rendre. Le problème était que je ne connaissais pas le chemin et ne voyais personne à qui m'adresser. Heureusement, Monica elle-même me sortit de l'embarras en m'ordonnant, un midi alors qu'elle passait près de ma table à la cantine, de

la suivre aux toilettes. Le chemin était donc celui-là, si simple et si familier. Alors que je m'étrangeais avec mes endives au jambon et que résonnait dans ma tête le ton ferme de Monica, une angoisse m'étreignit : me faudrait-il m'engouffrer dans les toilettes des filles et enfreindre alors le plus élémentaire des règlements ? Oui, il le fallut. Et ce malheur ne fut pas le dernier.

Je découvris Monica dans les derniers cabinets tandis qu'elle achevait d'enfiler une paire de gants blancs plastifiés. Elle m'expliqua très gentiment, à moi qui étais novice, qu'il fallait toujours s'y prendre ainsi afin d'éviter les maladies. Comme je me trouvais en bonne santé, je présentai d'abord qu'elle rechignait à toucher la cuvette et qu'elle avait peut-être ses gants toujours à disposition pour ne pas se salir en allant au petit coin. Mais ce n'était pas la cuvette qu'elle se destinait à froter alors qu'elle entreprenait de baisser mon pantalon.

Moi qui pensais qu'on s'embrasserait pour commencer, et même pour finir, je n'avais pas songé une minute à m'habiller pour l'occasion. Je n'osais baisser les yeux de crainte de voir apparaître, derrière mon pantalon, un ridicule petit personnage, super-héros ou animal féroce, de ceux qui décorent parfois inutilement les slips, rappelant juste à leurs propriétaires qu'ils sont loin d'avoir l'âge requis pour fréquenter autrement qu'en bon camarade. Mais Monica ne prit jamais connaissance des goûts de ma mère en matière de sous-vêtements masculins car elle baissa le slip aussi vite que le pantalon. Et moi-même, je n'eus guère le temps de connaître la gêne tant la douleur s'imposa rapidement et avec une telle force que je mis à hurler.

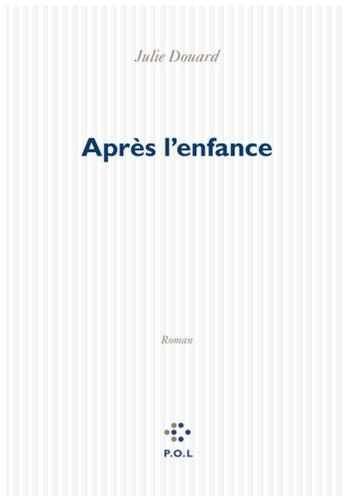
Monica avait, sans m'avertir, glissé sa main jusqu'à mon timide petit sexe pour l'agripper avec une telle force qu'on aurait pu croire qu'elle souhaitait me l'arracher. Et ce fut plein de larmes dans les yeux que je me pris une claque et son retour par une petite jeune fille qui me disait de me taire avant qu'on nous surprenne. J'appris donc en me rhabillant, tant bien que mal, que j'étais un crétin incapable d'apprécier ce que tous les hommes normaux adoraient qu'on leur fît et qu'on ne l'y reprendrait plus à s'occuper des puceaux.

L'après-midi qui suivit fut horrible car on avait ce que l'on n'osait appeler gym tant les tours de cour et autres balancements de bras nous paraissaient aussi loin du sport qu'un cycliste de l'homéopathie. Pour ma part, je zigzaguais tant bien que mal, ne me considérant pas tout à fait remis et tâchant juste d'être discret sur mon malheur. Bien entendu, Monica me doublait à chaque tour et sans ralentir d'un regard. J'accumulais un retard considérable que mon voisin de chambrée me reprocha pour je ne sais quelle raison puisqu'on n'était pas là pour faire une course de relais mais seulement pour souffrir. Finalement je décidai d'asseoir ma douleur sur un banc retiré mais encore trop visible, si l'on considère les hurlements autoritaires qui m'ordonnèrent d'agiter les bras tandis que mes fesses prenaient un repos accordé – bien qu'immérité – mais ne devant pas s'attarder au-delà de la demi-minute.

Je demurai tordu jusqu'au soir et inévitablement fus soumis à la question. Avais-je approché le diable ? Oui. Lui avais-je montré mon balai ? Oui. M'avait-il tiré les oreilles ?

Achévé d'imprimer en mai 2010
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2174
N° d'édition : 173845
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : août 2010

Imprimé en France



Julie Douard
Après l'enfance

Cette édition électronique du livre
Après l'enfance de Julie Douard
a été réalisée le 2 juin 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en novembre 2006 (ISBN : 9782818000021)
Code Sodis : N45242 - ISBN : 9782818007600